

*Charles Tchaïkovsky*

Charles Tchaïkovsky  
et le  
Lac Gelé

*Charles Tchaïkovsky*

**Tous droits réservés, 2020 ©.**

*Charles Tchaikovsky*

**A B.Vian,**  
*Charles.*

*Charles Tchaïkovsky*

**Livre 1**

La danseuse étoile

**Chapitre 1** : le 7, rue des rosiers

**Chapitre 2** : la fleur

**Chapitre 3** : Bal-en-Jambes

**Chapitre 4** : Marlo

**Chapitre 5** : les ballerines

**Chapitre 6** : Automne glacé

**Chapitre 7** : l'Encrier

**Chapitre 8** : Rosalie

**Chapitre 9** : le studio de danse

**Chapitre 10** : le thé

*Charles Tchaïkovsky*

## **Livre 2**

Le Parapluie bleu

**Chapitre 1** : les ronces

**Chapitre 2** : la sirène

**Chapitre 3** : contre-questions

**Chapitre 4** : une rentrée (presque) normale

**Chapitre 5** : *Last Christmas*

**Chapitre 6** : Saphir Atone

**Chapitre 7** : *Abracadabra*

**Chapitre 8** : échec et prise de bec

**Chapitre 9** : les yeux bandés

**Chapitre 10** : le corbeau

*Charles Tchaïkovsky*

### **Livre 3**

Le Lac Gelé

**Chapitre 1** : la tempête

**Chapitre 2** : réunion de crise

**Chapitre 3** : le carrousel de l'enfer

**Chapitre 4** : la Cour Suprême

**Chapitre 5** : Bénédicte Branchailles

**Chapitre 6** : Notre-Dame

**Chapitre 7** : le Lac des Cygnes

*Charles Tchaïkovsky*

## **Livre 1**

La danseuse étoile

## **Chapitre 1 : Le 7, rue des rosiers**

On remarquait souvent que cette allée, particulièrement, prenait un malin plaisir à faire tomber les gens. En hiver, les pavés gelaient et les semelles bon marché des habitants de Chantilly ne résistaient pas à l'envie d'envoyer leur propriétaire promener et chaque année dix personnes au moins finissaient aux urgences. En été, la chaleur provoquait la remontée de quelques vipères magnanimes et les chevilles de ces gens étaient percées de deux petits trous qui les faisaient aller : aux urgences. Au printemps, la mousse se frayait un chemin à travers les craquelures des pierres carrées et les pissenlits retrouvaient leur tête tranchée derrière eux parce que, comprenez-bien, les pissenlits, "ça tâche". Et, quand l'automne pointait le bout de son nez, c'était au tour des feuilles de tapisser l'allée des rosiers d'un manteau orangé qui dissimulait quelque racine sournoise, et vous commencez à deviner où les pauvres victimes de ces malheureux branchages terminaient la soirée. Cependant, une unique personne ne tombait jamais dans ces pièges, sautillant sur la première pierre de droite avant de faire un pas chassé, continuant tout droit, puis à gauche, puis un pas encore plus grand devant lui avant de rebondir sur le trottoir qui était enfin à découvert. Cette personne se prénomait Charles. Il mesurait environ un mètre cinquante, les cheveux bruns et évitait autant qu'il le pouvait de tomber sur une de ces fichues racines qui avaient déjà valu à sa grand mère plus d'un tour aux urgences. Charles vivait chez sa grand-mère depuis la mort de ses parents, il y a environ dix ans.

Charles avait aujourd'hui onze ans, et il rentrait tout juste du collège du coin, où il avait commencé sa première année, il y a deux mois. L'humeur allègre, il lui arrivait de cacher certains de ses secrets, même à sa grand-mère, en rentrant du collège, le soir. Comment se passaient ses journées, par exemple. Il n'avait pas oublié que dès les premiers jours les grands lui avaient plongé la tête dans la cuvette des toilettes en le traitant de fillette parce qu'il n'avait pas osé plaquer Pierre, le plus grand de tous en taille et en force, au



rugby. Sachant qu'il aurait perdu, il avait préféré se défiler et se changer au vestiaire où l'on l'avait plaqué contre le mur avant de lui plonger la tête dans les toilettes. Il y avait au moins une dizaine de choses que les gens de son âge n'aimaient pas chez Charles, alors en voici les deux premières : ses yeux. Si tout petit Charles était né avec les yeux verts, c'était à la mort de ses parents que son oeil gauche avait perdu toute lumière pour se changer en un bleu profond. Il ne savait pas pourquoi, et sa grand-mère non plus, d'ailleurs. C'était comme ça, et les docteurs n'avaient pas su trouver de solution à son problème. Comme le disait Lydia, sa grand-mère, il valait mieux voir avec deux yeux différents que de ne pas voir du tout. Et Charles lui était reconnaissant de ne pas l'avoir emmené chez plus de spécialistes encore parce que de toute façon, il l'aimait bien, son oeil bleu. Ah, bien sûr, il y eut certains moments où Charles aurait tout donné pour s'en débarrasser, le jeter et s'en refaire faire un autre, mais cela s'était avéré tout simplement impossible. Cet oeil ne craignait pas la lumière du soleil, ni l'eau, ni quoi que ce soit. Il était impossible pour lui de redevenir normal. En effet, cela faisait déjà de Charles un garçon hors du commun : il pouvait rester des heures sous l'eau avec cet oeil ouvert sans que jamais la moindre larme n'en coule, et il avait également découvert qu'il ne craignait pas le soleil. Il est important d'ajouter que les larmes que pleurait cet oeil étaient bleu foncé, lorsqu'il était en colère ou triste, notamment, et ressemblaient beaucoup à de l'encre. Cependant, ces larmes lui causaient du tort et bien souvent il s'efforçait de ne pas pleurer devant qui que ce soit. Ni devant sa grand-mère d'ailleurs. Une fois, Charles avait été voir un professeur pour lui raconter qu'il avait été bousculé dans les couloirs, et la seule chose qui en avait résulté était un rendez-vous avec ses parents, pour savoir pourquoi son oeil réagissait comme ça. Finalement, sa grand-mère avait tenté de raisonner le professeur, qui en plus avait bombardé le garçon sur la mort de ses parents et sur ses "bizarreries".

“Il n’est pas comme vous, c’est tout, avait tenté de le raisonner Lydia.

- Il faudra bien qu’il le devienne, pour grandir comme un enfant normal”, avait répliqué le professeur.

Et la discussion avait tourné autour de ces questions au lieu d’interroger ce qui aurait dû être au centre de la conversation : à savoir pourquoi d’autres enfants s’en étaient pris à lui. Charles était l’un de ces enfants qui préfèrent ne rien dire à leur entourage plutôt que de les faire souffrir. Seulement voilà, il n’était pas question pour lui d’endurer plus que prévu, et il était des moments où il lui arrivait de craquer, où la douleur devenait trop forte. Il tentait alors de se rassurer, le plus possible, et en règle générale, ces émotions finissaient par disparaître pour ne plus le tourmenter. Charles était, il est vrai, d’un naturel optimiste. Il trouvait toujours une chose positive, même dans les moments les plus sombres, et cela faisait sa force. Même dans ces moments-là, il trouvait toujours une chose qui lui apportait un peu de lumière, d’espoir : la danse. Or, il n’était pas clairement admis que les garçons puissent danser, dans cet endroit souvent sinistre, parfois joyeux, qu’était Chantilly. Alors, dans ces moments où il ne pouvait combler sa soif de danse, il s’emparait de son petit carnet de notes et écrivait, ce qu’il lui permettait de se débarrasser de ses vieux démons.

Car ça, des vieux démons, il en avait. Beaucoup trop pour un petit garçon de onze ans seulement, à vrai dire. Ses parents étaient morts, après tout, et l’âge avancé de sa grand-mère menaçait de l’envoyer à un moment ou à un autre dans un orphelinat, ce qui lui était insupportable. Alors, il s’occupait de Lydia du mieux qu’il le pouvait, chaque jour se chargeant d’un peu de ménage, de repassage. Enfin bref, celui qui serait dans les prochaines semaines Charles Tchaikovsky avait pour habitude de se prendre en charge tout seul. Cependant, il est des choses que même un grand garçon de onze ans ne peut prendre en mains de son propre chef.

Cette nuit-là, Charles Tchaikovsky avait plutôt mal dormi. Il avait rêvé d'une espèce de ligne blanche qui lui aveuglait les yeux. Pleurant, il la tâchait de ses larmes et finissait par se réveiller, traité de tous les noms par des voix qu'il ne distinguait pas les unes des autres. Il était seul, se réveillait seul, dans son lit. Charles n'avait jamais eu beaucoup d'amis, voire pas du tout, pour ainsi dire. Chaque nouvelle année qui passait renouvelait comme un contrat de solitude dont jamais il n'était délivré. Tous les soirs il rentrait seul, et retrouvait sa grand-mère, qui était seule, elle aussi. Bien sûr, ils n'étaient pas seuls pour les mêmes raisons : en effet, ses amies à elle étaient mortes depuis fort longtemps déjà et elle atteignait un âge si avancé, que même elle ne s'en souvenait qu'après avoir consulté l'album de famille. En effet, sa mémoire lui jouait de sacrés tours et Charles n'était pas du tout sûr que tout au long de sa vie elle ait déjà bénéficié d'une quelconque mémoire. De plus, toute leur famille avait disparu dans de mystérieuses conditions, et alors que tout le monde au collège parlait de fêtes de famille, Charles Tchaikovsky n'avait entendu parler que de son propre anniversaire, à défaut de fêter celui de sa grand-mère, dont elle ne se rappelait jamais et dont elle riait, suggérant de lui fêter ses "douze ans et trois quarts", d'après la drôle de façon qu'avait Charles de parler de son âge lorsqu'il était plus petit. En ce mardi 30 octobre, Charles avait hâte de fêter Halloween avec Lydia. Malgré son côté sénile, elle n'en demeurerait pas moins une grande fêtarde et chaque fête qui passait par là était prise avec le plus grand sérieux, quand bien même elle ne se rappelait plus de son propre anniversaire.

Chaque année, Lydia ressortait les décorations d'Halloween. Bien sûr, il ne s'agissait pas d'une flopée de citrouilles en plastiques et de guirlandes de toutes sortes, en aluminium ou plastique. Non. Lydia était restée à l'ancienne mode et préférait creuser ses citrouilles qu'elle allait acheter au marché elle-même et avec l'aide de Charles découpait dans du papier crépon rouge, orange et noir des formes un peu étranges qui n'avaient jamais séduit leurs voisins,

mais peu leur importait. De toute façon, si les habitants de la rue des rosiers n'étaient pas contents, c'est parce qu'en général lorsqu'ils passaient devant le numéro sept, ils s'étaient déjà faits avoir par quelques branches un peu surnoises et leur toutes nouvelles bottines ou baskets se révélaient fichues à deux mois des fêtes. Charles Tchaikovsky avait toujours aimé passer ces moments-là avec sa grand mère. Ils passaient des heures à découper des formes dans le papier crépon, tentant de créer de petites figures réalistes, mais plus leurs mains maladroites tentaient d'esquisser quelques formes réalistes plus les silhouettes se faisaient grossières. Ces moments étaient drôles et rappelaient souvent à Charles à quel point sa relation avec sa grand-mère, aussi étrange soit-elle, était importante à ses yeux. Ces moments où ils rigolaient, partageaient certains souvenirs et se remémoraient les années précédentes et où il se rendait enfin compte à quel point il tenait à elle. C'étaient les plus précieux.

Car oui, la relation entre Charles et Lydia n'avait pas toujours été au beau fixe. En effet, à la mort de ses parents, il n'avait pas vraiment compris pourquoi il allait emménager chez elle, qu'il n'avait que très peu vu avant la mort de ses parents. Aussi, il était petit, et ne s'était pas rendu compte qu'il n'allait plus jamais les voir. Accepter la mort de ses parents n'est pas chose facile lorsque l'on est un enfant, et plus largement, se rendre compte de la portée d'un acte sur une vie ne l'est pas plus, même pour un adulte. Même pour Lydia, qui avait perdu son mari très tôt après leur mariage bien des années auparavant, il avait été difficile d'admettre que son chat Pompon n'allait plus être la seule personne qui accompagnerait son quotidien, mais qu'elle allait devoir prendre soin d'un enfant qui avait perdu ses parents.

Charles allait bien, maintenant, tout du moins en apparence, et c'était tout ce qui comptait pour Lydia. De toute façon, ce qui pouvait se dérouler au 7, rue des Rosiers, à Chantilly avait toujours l'air d'aller une fois que vous saviez sur quels pavés poser les pieds.

C'était le seul endroit au monde où Charles Tchaïkovsky était protégé des autres collégiens. Ceux qui pratiquaient activement « l'Attrape-Charles », un jeu populaire au collège, qui couraient après lui pour lui mettre la tête dans les toilettes ne pouvaient pas s'approcher de la maison sans se casser la figure. Charles n'était pas très aimé des autres collégiens, et la liste des raisons qui les poussaient à vouloir jouer à « l'Attrape-Charles » était très longue.

## **Chapitre 2 : La fleur**

Charles se rendait donc sur cette petite colline, où il était seul pour penser, seul pour écrire, seul pour admirer. Personne ne venait le voir, ici non plus. Mais c'était la seule exception. Il n'était pas question, de toute façon, que quiconque vienne l'y embêter dans la mesure où c'était juste devant chez lui, près de sa rue, et que la venue d'un intrus malintentionné eut déclenché l'ire de dieux dont il ne connaissait pas encore l'existence.

Habituellement, Charles, qu'on nommerait bientôt Charles Tchaïkovsky, grimpait la montagne qui se trouvait en face de chez lui et s'asseyait, en écrivant quelques mots maladroits sur son cahier de brouillon.

Cette fois cependant, il ne trouva pas l'habituelle souche sur laquelle il s'asseyait. Enfin si. Mais elle n'était pas seule. Une toute petite boîte était posée sur la souche. Interloqué, Charles se demanda s'il devait s'enfuir. Quelqu'un venait de découvrir sa planque et ce coffret contenait un nombre de menaces incalculables, c'était sûr.

Charles sentit sa respiration s'accélérer, et ses mains devenir moites. Il devait retourner chez sa grand-mère au plus vite. Il serra contre lui son cahier de brouillon et commença à reculer. Mais à sa grande surprise, il s'aperçut qu'il n'était absolument pas apte à reculer. Ses jambes, qui semblaient prises d'une sorte de folie, avançaient. Charles tenta donc de les frapper à l'aide de son cahier de brouillon, furieux.

Il pleura, même.

Mais ses jambes refusaient de se mouvoir dans la direction de son choix. Désespéré, il plia face à la ténacité de ses jambes. Il tenta de s'agenouiller, de faiblir sous son poids, en vain. Charles était prisonnier de la volonté immuable de ses jambes.

Il soupira, puis s'assit à côté du coffret qui se déplaça légèrement. Charles se frotta les yeux - il était encore capable de faire ça- et s'assit à côté du coffret. Il avait une peur bleue de ce

coffret qui semblait bien décidé à le faire obéir. Charles déglutit. Qu'allait-il arriver ? Il hurla le nom de sa grand-mère, mais l'écho qui s'envola vers la rue des rosiers fut ramené vers lui par un coup de vent. Charles était donc véritablement piégé. Il boucha ses oreilles, tant l'écho de sa propre voix était assourdissant. Elle était même devenue très aigüe, comme s'il ne s'était pas agi de sa voix.

Le coffret commença à trembler, doucement, mais il semblait que Charles ne pouvait l'ouvrir. Il semblait verrouillé. Il essaya de l'ouvrir de toutes ses forces mais c'était là une tâche difficile. Et ce, pour plusieurs raisons. La première sans doute était due au poids du coffret. Impossible de le bouger. Il était comme vissé dans la souche.

« Pauvre souche », soupira Charles.

Il était convaincu que la souche souffrait de cette situation, comme si elle eut été coiffée d'un chapeau qui se serait soudé à son crâne de souche. Bien. Charles se releva, puis fit le tour de la souche. Il lui fallait l'ouvrir, d'une façon ou d'une autre. Mais la souche ne voulait rien entendre, et le coffret ne voulait pas en descendre. Ce qui ne l'empêchait pas de vibrer, et de faire trembler le sol, sous ses pieds.

« Tu vas t'ouvrir, oui ? » lui demanda Charles.

Peut-être était-elle effectivement sourde parce que ses oreilles étaient cachées sous le coffret vibrant. Charles n'en savait rien et après tout il semblait être bloqué ici, pour l'instant. Alors il cria, de nouveau.

« OUVRE-TOI ! ».